# William

Ce que je manipule depuis toujours, mon art absolu, c’est la douleur. Les êtres proches de moi, accessibles, souffrent sans ne savoir ni comment ni pour quoi, ni quelle en est la cause. Je suis devenu maître marionnettiste. Je fais de mes amis, connaissances ou de tout quidam que je rencontre une poupée de bois que j’anime à ma guise.

Un regard bleu intense que je pose sur eux leur fait baisser la tête. Ils ne veulent pas me décevoir, ni me blesser. Ils sont déjà sous ma coupe. Je sais qu’un point de colère permet de les faire fléchir. S’ils ne flanchent pas, je leur inflige le déchirement de la tristesse. Avec le temps, ils ont compris les signes qui annoncent mes orages et prennent les actions nécessaires pour s’en prémunir. Je fais d’eux mes marionnettes.

Mes plaisirs sont infinis, mes personnages de jeu innombrables. Quel que soit l’endroit où je me présente, je fais des ravages. Non pas un leader né que tout le monde suivrait étant donné son charisme, mais plutôt un tortionnaire né que tout le monde côtoie, la nuque à l’air, pour éviter les lames tranchantes dans le dos. Je n’ai pas d’amis. Je n’ai pas d’égaux. Je n’ai que des suiveurs emplis de lâcheté. Que faire face à une telle cruauté ? Elle n’est pas visible. Elle est sous entendue, sous-jacente, déguisée. Elle glisse par un mot bien senti, un regard de mépris, un geste qui envoie tout qui tente de se rebeller dans un trou où personne n’ira le rechercher. J’ai le pouvoir de prolonger la vie. J’ai le droit de mort sociale.

Tout est tellement facile pour moi. Je n’ai absolument rien à perdre. Une facilité que je connais depuis ma naissance. Il est tellement facile de naître dans une famille aisée, en sachant que nous ne manquerons jamais de rien. Les dés sont pipés dès le départ. Troisième génération de notaires. Mon grand-père en a bavé pour construire sa réputation, sa clientèle, son étude. Mon père l’a faite prospérer. Moi maintenant j’en profite. Non seulement, je suis un être plein de ressources, mais en plus, je n’ai pas dû me battre pour m’installer. J’ai simplement pu me baisser et ramasser tous les cailloux dorés qu’on avait déposé sur ma route. Dans ces conditions, pourquoi s’en faire. J’avais tout ce que je voulais ou pouvais espérer.

Enfant unique, parents peu présents. Une nounou qui veillait sur moi, et qui craignait de perdre, elle, cette situation de rêve. Mes parents lui faisaient confiance. Elle en avait conscience et savait qu’elle ne pouvait les décevoir.

Je m’en suis rendu compte rapidement. Dès que je pleurais trop, elle venait voir ce qu’il se passait. Dès que je pleurais trop longtemps, mon père débarquait pour me faire taire. En plus de l’étude qu’il avait hérité de son père, il en était de même de l’écharpe maïorale. Dans son bureau se réglaient les grandes questions communales. Ce n’étaient pas mes pleurs qui devaient l’interrompre pendant ses réunions au sommet. Chacune de ses interventions inopportunes retombaient sur Maria. Elle était là pour s’occuper de moi, pour me satisfaire, pour m’empêcher de pleurer ou de venir le déranger, sous quelque prétexte que ce soit. Avec le temps, j’ai fait le lien entre mes pleurs non gérés et les brimades qu’elle recevait. J’ai fini par en jouer. Dès qu’un soupçon de pleurs, de cri ou de colère se manifestait, dès qu’un verre menaçait d’éclater sur le sol, dès qu’un bruit de trop risquait de déranger mon père, elle se pliait en quatre pour l’en empêcher, à finir par tout me permettre pour éviter une quelconque forme de punition.

Ma mère, elle, avait trouvé d’autres moyens moins respectables d’occuper les absences de mon père. De façon régulière, elle organisait un souper regroupant les personnes influentes de la région ou de la ville, politiciens, notables ou gens de pouvoir, mais également les artistes à succès. Ses diners étaient somptueux. Pendant ces soirées, elle me permettait d’observer, d’écouter ce qu’il se passait. Le manoir familial était grand, partagé en différents jardins, somptueux, ou laissés à leur sauvagerie, petits bosquets, dessinés selon les thèmes qui lui faisait le plus plaisir. Sa passion, l’histoire, son accessoire de prédilection, le masque. D’un côté, les jardins de Versailles, en miniature, le nôtre simplement. D’un autre, une reproduction de Vérone, plus loin, la forêt de Sherwood. Le manoir offrait de nombreuses pièces. L’étude de mon père en occupait une aile, le reste lui appartenait. Leurs chambres étaient à l’opposé l’une de l’autre.

Ça faisait longtemps qu’ils ne se parlaient plus, qu’ils ne se touchaient plus mais qu’ils tentaient de conserver l’image d’une respectabilité certaine, qui était nécessaire dans la vie de mon père. Pour le reste, il se détournait d’elle et de ses préoccupations. Lui ne participait jamais aux différents diners ; elle, en profitait pour organiser des festivités qui avec le temps tournèrent à l’orgie.

C’est là que je compris réellement le pouvoir de l’argent et du nom d’un côté, mais aussi, la vengeance des personnes que l’on délaisse. Elle savait qu’elle pouvait obtenir de lui tout ce qu’elle voulait s’il souhaitait conserver sa position. Elle le lui rappelait à la moindre occasion. Je me demande, en définitive, si ce n’est pas elle qui a tracé ma voie, la voie que j’ai choisie, celle du luxe, de la manipulation, du sexe facile, de la corruption.

Je n’avais pas 12 ans que je connaissais déjà tout de ce monde qui maintenant règle ma vie. Je n’avais pas encore conscience de tous les tenants et aboutissants, mais je savais quelle était ma position dans le monde, la position d’un puissant qui sur un claquement de doigt pouvait obtenir ce qu’il voulait.

Je pense que mes camarades d’école connaissaient cette position qui était la mienne. Mes parents m’avaient placé dans un lycée privé où j’avais à disposition ce que la ville, la région pouvait offrir de mieux en termes de formation, de professeurs et d’opportunité de croitre dans ma névrose, dans mon esprit de grandeur. Tous mes camarades, de bonne famille, ou de famille ayant une bonne position s’étonnaient de cette aisance que j’avais dans le monde et que je devais à ma mère, et à ses soirées.

Il n’y avait pas que les soirées qu’elle me permettait de regarder, il y avait aussi les moments qu’elle passait avec les différents amants ou maitresses qu’elle amenait aux sus de mon père, les semaines suivant ses orgies. Chair fraiche, ou réchauffée, ces moments étaient destinés à son propre plaisir. A deux ou à plusieurs, peu lui importait. Femme ou homme, elle se satisfaisait de ce qu’elle aimait par-dessus tout, pouvoir jouir de son corps et de sa puissance. Je pense qu’elle m’aimait. Je pense qu’elle s’aimait surtout elle. Je pense qu’elle détestait mon père et les hommes par-dessus tout. Elle savait qu’elle lui infligeait, par ses tromperies évidentes, la pire des douleurs. De mon côté, j’en éprouvais également un certain plaisir. Mais c’est une autre histoire.